

Marc Strauss

Un discours sans semblant *

Argument : On le sait, Lacan a formalisé en 1972 les discours, au nombre de quatre, comme ordonnant les liens entre les parlants, la psychose se caractérisant d'être hors discours. Il leur en a ajouté un cinquième, dit du capitaliste : en 1974, dans « La troisième », il précise que chaque individu y est un prolétaire, défini comme n'ayant « nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant ¹ ».

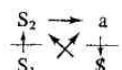
Contradiction d'un discours qui ne serait pas lien social ? Ou paradoxe qui nous invite à considérer les spécificités et les conséquences sur les liens sociaux d'un discours sans semblant.

Milano, 12 maggio 1972
(Alla lavagna/au tableau noir)

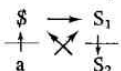
Discours du Maître



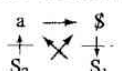
Discours de l'Université



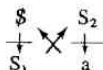
Discours de l'Hystérique



Discours de l'Analyste



Discours du Capitaliste



agent autre
vérité produit

Le sujet parlant, quand il n'est pas égaré, est inscrit dans un discours. Mais de discours, il n'y a pas qu'un. Le drame du parlêtre est qu'il est, depuis son *big bang* constitutif, explosé entre quatre termes, qui ne se définissent qu'à partir de leur place dans les discours, en relation avec les autres. Cela, bien sûr, ne peut se dire que depuis Lacan, à partir de la découverte de Freud. Avec le dernier-né des discours, celui de l'analyste, la ronde enfin se boucle, en débouclant l'accès à la vérité, dont le manque a fait le malaise des *parlêtres* depuis toujours. Le malaise y est logé à sa place, et il se sait irréductible puisque lié à l'impossible qu'instaure la coupure signifiante.

Pour aborder notre interrogation de l'année sur le discours du capitaliste (DC) et les liens, ce qui sous-entend aussi les liens analytiques, deux questions se posent :

1. Quel est l'effet de la domination du DC sur la place que peut occuper le discours analytique (DA) dans le champ des discours ?

2. Quel est l'effet du DC sur le DA lui-même ? Change-t-il l'analyse, sa pratique, sinon sa structure même ?

Mécanique

Pour distinguer ce qui relève de l'ordre du DC, il nous faut d'abord savoir ce que nous entendons par là, c'est-à-dire comment nous le lisons. Pour définir un ordre, il faut un autre ordre de référence, que nous avons puisque nous pouvons, à la suite de Lacan, opposer non pas seulement les discours les uns aux autres, mais le DC aux quatre autres.

Voyons donc ces formules, proposées par Lacan à Milan en mai 1972, que j'ai tirées des archives du site internet de Patrick Valas, que je remercie ici pour son immense travail.

Quelques rappels, puisque nous sommes à notre première séance de l'année. Nous avons quatre termes, quatre places. L'ordre de succession des termes y reste immuable, S1, S2, *a* et \$. De la position de l'un se déduit celle des autres. De plus, les flèches nous montrent que chaque terme est en lien avec d'autres, quitte à emprunter un médiateur. Par exemple, dans le discours du maître (DM), S1 est en lien avec S2 et, par l'intermédiaire de celui-ci, avec *a*.

Si nous considérons les places, nous notons qu'elles peuvent toutes être occupées par chacun des termes, mais seul un discours donne à chacun une place spécifiée. S1 ne peut être à la place d'agent que dans le DM et cela implique que *a* soit à celle de produit, etc.

Il faut préciser que dans un discours donné, excepté le discours capitaliste, une relation est exclue : celle qui aboutirait à la place de la vérité. Cette place cause la ronde des partenaires qui part d'elle, mais il lui est impossible d'y entrer en tant que telle, tout comme aux autres de l'inclure. Elle n'a aucun partenaire dont elle puisse recevoir quelque chose qui aiderait à la définir.

Pour donner un peu de chair à la chose, voyons les effets sur le sujet. Dans le *DM*, le sujet est supposé à la place de vérité. Mais il n'a rien à dire, ne peut que se soumettre et se taire. À ce prix, il peut commander secrètement au maître, qui ne peut rien contre lui, puisque éliidé, il reste toujours hors de sa portée.

Dans le discours hystérique (*DH*), le sujet crie, mais pour ne rien savoir de la vérité de ce qui le fait crier.

Dans le discours universitaire (*DU*), le sujet peut produire tous les savoirs qu'il veut, il ne sera jamais un maître et il lui reste à le supporter, ou à se révolter.

Dans le discours analytique (*DA*), le sujet trouve la liberté de dire enfin ce que depuis toujours il voulait dire et qui, jusqu'à Freud, lui était resté en travers de la gorge, jusqu'à lui faire fourcher la langue. Le sujet peut y dire que sa cause lui reste inarticulable ; et il peut même s'y faire.

Le *DC* maintenant : il n'y a pas d'impossibilité, toutes les places et tous les termes y sont en lien circulaire. C'est ce qui le caractérise et qui fait qu'il n'est pas seulement différent des autres discours, ces autres qui partagent une impossibilité commune, mais qu'il est autre dans sa structure. Avec lui, un terme, pour se mettre en relation avec d'autres, n'a nulle obligation d'en exclure un, de sacrifier une part de ce qui constitue le parlant.

Nous pourrions nous réjouir d'être allégés de l'impossible... si nous oublions qu'il existe, de structure. Il est toujours impossible d'homogénéiser le réel et le signifiant, les discours ne font que mettre cela en forme et le hors-discours de la psychose n'y échappe pas, malgré les efforts délirants du sujet.

À l'impossible est corrélé un affect qui fait limite et qui touche le sujet par l'intermédiaire de son corps : l'angoisse. Nous en connaissons les traductions négatives, symptomatiques, d'impuissance, de tristesse et de honte. Pour les quatre non circulaires, le sujet court toujours le risque d'en avoir méconnu les limites et de s'en retrouver, pour sa honte, exilé.

Honte et tragédie

Intéressons-nous donc un peu à la honte. Celle du maître répond à la révélation de sa division, que ce discours ne recouvre plus de son voile de pudeur. Que devient-elle avec un discours où rien n'est impossible ?

La honte forclore dans le DC ferait-elle retour dans le réel, sous forme d'obscénité ? Nous pouvons en tout cas constater que la collectivité, *via* les médias, semble bien tracassée par ce phénomène, à tous les niveaux. Ainsi, il semble qu'on ne considère plus les maîtres dignes de leur fonction qu'à partir de la honte qu'ils se devraient d'éprouver. Chaque jour qui passe se démontrerait qu'ils sont comme tout le monde, menés par des intérêts personnels médiocres, autrement dit qu'ils ne seraient que des usurpateurs.

Le maître mot du DC ne se cache pas mais au contraire s'exhibe dans sa vérité dernière, c'est l'argent. Du coup, le sujet-agent n'y est plus un semblant. Il n'est pas obligé de se soutenir uniquement par les liens qu'il entretient avec ceux qui sont logés à la même enseigne de vérité inaccessible. Il faut reconnaître que l'argent comme vérité dernière a des avantages considérables. Il se compte. Un sou est un sou. On sait comment le manier et à quoi il sert : il sert à tout, puisque tout peut s'acheter. La question n'est plus de savoir pourquoi en avoir, à quoi il sert, puisque la réponse est évidente : à en fabriquer encore, à n'importe quel prix.

En plus, l'argent donne une méthode sans équivoque pour classer les individus, en fonction de leur valeur. D'ailleurs, il n'est pas du tout démocratique que seuls les riches aient le privilège d'être classés selon leur fortune ! Nous devrions tous exiger d'urgence un bracelet connecté, avec une application qui afficherait à chaque instant notre classement parmi les sept milliards et plus que nous sommes sur la planète.

De même, la question de la vocation n'est plus de savoir ce qui pour un sujet a le plus de prix, puisque tout prix se réduit à sa valeur monétaire. Et le savoir-faire du sujet-prolétaire ne sert dans le DC qu'à l'augmentation de cette valeur, jusqu'à en faire quelqu'un de *bankable*, en quoi il devient un *people*.

Quant à la place de la honte dans le champ privé de la sexualité, tout le monde en parle, des magazines de plage jusqu'aux scrutateurs de notre époque, en passant par le Vatican. Le dernier thème en date est la prostitution adolescente. Les nombreux articles qui l'évoquent mettent en avant les contraintes exercées par les garçons sur les filles, qui seraient égarées par leur besoin d'affection. Il n'est pas sûr que cette lecture, qui repose sur une répartition des rôles sexuels que fournit le DM, soit la bonne, car elle risque d'empêcher nos éducateurs de comprendre ce qui les intrigue

tellement, le fait que ni les uns ni les autres n'aient honte. La pédophilie fait encore limite, elle concentre sur elle tout l'opprobre.

Après avoir commenté les flèches, voyons ce que nous dit le DC des échanges entre ses termes. L'autre y reste le même que dans le DM : S2/a. Mais contrairement au DM, l'objet produit ne revient pas au maître qui lui donne sa valeur symbolique, il revient au sujet dans sa division. Je passe sur les différences radicales entre l'esclave du DM et le prolétaire du DC. Dans ce discours capitaliste, le sujet, pour surmonter le manque de sens qui accompagne la consommation de l'objet, doit s'en rapporter au S1, qui donne ce sens en le nommant. Mais un sens n'a de valeur que par l'autre signifiant, qui est ici le prolétaire, donc une valeur monétaire, celle de son corps. D'où la boucle infernale de la soif du manque-à-jouir, où tout ce qui est supposé l'étancher la renforce, comme l'eau de mer que boirait le naufragé.

Pour résumer, le DC constitue bien un lien social, puisque c'est un discours. Mais comme il se passe de tout semblant, le sujet ne dispose de nulle scène où se représenter en lien avec les autres. Du coup, la hâte n'a plus le sens d'un rendez-vous à ne pas manquer, elle consiste à satisfaire la nécessité surmoïque d'alimenter sans fin le discours.

Quelle est alors l'éthique du DC ? L'égalité de tous, ou au contraire l'affirmation de la singularité de chacun ? La question ne se pose pas, chacun est au même titre une marionnette, à faire semblant de se faire un nom alors qu'il est le même pour tous.

Ainsi, comme a pu le souligner Lacan, le sens de la tragédie s'est perdu, alors que la question de conscience du sujet a toujours été de savoir s'il est une marionnette ou s'il est l'acteur de sa vie. La tragédie est ce que vit un sujet quand se démontre qu'il n'est finalement qu'une marionnette dans les mains des dieux. Et la tragédie est moderne quand cet autre peut être n'importe qui, Dieu ou bien le pire des maquereaux, si ce n'est les deux en un. La comédie, c'est quand cette tragédie est renvoyée à son statut de représentation, de réalité possible, à laquelle il vaut mieux substituer la comédie et rire devant l'incroyable résistance de la vie. C'est elle qui avait le dernier mot dans le cycle des représentations qui unissaient la collectivité.

Corps

Donc la tragédie n'a plus sa place dans le DC, et peut-être la comédie non plus, seule reste la dérision. Dans le DC, le sujet est certes réduit à son corps, mais il n'est plus la marionnette d'aucun autre, aussi ignoble soit-il. Réduit à son corps, le sujet ne peut que constater que la valeur de ce corps, pour celui qui le possède, est donnée par le marché. C'est l'envers de

l'*habeas corpus*, disait Lacan. Lorsque sur le marché un corps ne vaut rien, on l'élimine, après qu'a été effacé en lui tout ce qui peut encore faire lien.

C'est ce qui s'est passé dans les camps de concentration, pas si différents de ce point de vue des camps d'extermination : les corps y ont été réduits à leur nudité de viande. Une fois cette réduction opérée, on a recyclé ce qu'on a pu. Actuellement on peut faire d'un corps un otage, non comme gage d'un pacte symbolique avec une cour alliée, mais pour le vendre. C'est explicite dans le reportage publié par *Le Monde* du 25 octobre 2014, intitulé « L'enfer secret des otages de l'État Islamique ». Le processus du camp y est exactement décrit. Le parlêtre est réduit à la valeur de rançon de son corps, qui peut être plus ou moins importante. Quand cette valeur se fait nulle, il n'est plus qu'une charogne dont il faut se débarrasser.

Dans le processus de torture systématique destinée à annihiler le sujet, une place particulière est faite dans le reportage à ce qui s'appelle *waterboarding*, le supplice de suffocation. Il a fait ces derniers temps l'objet d'une grande attention, parce qu'il est difficile de dire en quoi il est une torture, moyennant quoi certains en ont profité pour dire qu'il n'en était pas une. Après avoir eu son heure durant l'Inquisition, il a été réactualisé par la CIA en Irak, et il est maintenant passé dans les pratiques de l'État Islamique. Je cite l'article : « Cette torture, censée reproduire la noyade, peut causer une perte de conscience chez les victimes. [...] Quand un des prisonniers était emmené, ses camarades étaient soulagés quand il revenait couvert de sang. "C'est quand il n'y avait pas de sang, indique l'un de ses anciens compagnons de détention, que nous savions qu'il avait eu droit à bien pire." » En quoi est-ce « bien pire » et que veut dire là « perte de conscience », alors que, nous le savons, la limite de la douleur est l'évanouissement, qui est aussi perte de conscience ? Il faut donc croire qu'elles ne sont pas les mêmes. Il faut savoir que la suffocation provoquée donne au sujet le sentiment de se noyer et en même temps provoque un spasme du larynx qui l'empêche de se noyer. N'est-ce pas là une réalisation expérimentale de la déchirure subjective qui s'apparente à la terreur et à la douleur morale du mélancolique ?

Contamination

Cela dit, le bourreau de l'État Islamique ne semble pas établir l'argent comme valeur dernière, puisque au contraire il est prêt à tout pour une autre valeur suprême : son Dieu.

C'est là que nous pouvons évoquer l'hypothèse de l'influence du DC sur les autres discours. Examinons si vous voulez bien l'hypothèse suivante : au

lieu de s'opposer aux autres discours, le DC contamine-t-il chaque discours ? Il a avec eux toujours un terme commun, il peut s'accrocher à leur semblant et se faire leur doublure infernale.

Par exemple, la solidarité en S1 du DC avec le discours du maître permet à ce dernier de réduire au silence l'hystérie du sujet, en imposant sa réponse indiscutable. Une réponse par exemple sur la façon dont doivent se passer les relations entre les sexes.

La solidarité en \$ du DC avec le discours hystérique permet à ce dernier de légitimer sans justification ses décisions intimes.

La solidarité en S2 du discours universitaire avec le DC absout le savoir de son imposture, qu'il n'y a plus besoin de dissimuler.

La solidarité en a entre le DC et le DA tient à leur commune réduction de l'objet à un rien de réel. Cela dit, ce rien de réel qu'est la charogne n'a rien à voir avec le rien de réel logique qu'est l'objet a . Cependant, la pulvérulence des associations analytiques n'est-elle pas le symptôme de l'imprégnation des analystes par le DC, qui les rend toujours plus irréconciliables entre eux ?

Ainsi, nous voyons le DC contaminer et pervertir les autres discours, en les rendant toujours plus intraitables sur l'impossible qu'ils affirment, donc plus intolérants les uns aux autres.

Le discours fanatisé, et par là toujours religieux, est-il une résistance du DM au DC, mais un DM contaminé par ce dernier, animé d'une férocité à la mesure de celle du DC ? Ou est-il le lieu où s'hystérise le sujet occidental trop monétisé pour ne pas se sentir démonétisé ? Pour obtenir sa part d'existence autre, ce sujet est-il prêt non pas à exposer son corps aux médecins, mais à exploser son corps au milieu de tous ? Il semble inutile de se demander s'il relève du DU, on sait le sort que ses coutumes réservent au savoir. Mais le discours fanatique ne participe-t-il pas finalement plus qu'il ne le croit à ce DU, au point d'y être autant servile au maître que son ennemi occidental ?

Suites

Certes, la civilisation a toujours été atteinte d'un malaise, parce qu'elle collectivise l'impossible et est le lieu du choc des discours, ceux du maître et de l'hystérique pour commencer. La question est de savoir si la domination du DC ne met pas en question la survie des autres.

En particulier, quelle place peut occuper le discours analytique, qui semble structurellement bien faible, puisque son semblant ne peut se

caricaturer ? Ne risque-t-il pas d'être étouffé par le DC ? Lacan l'a dit, nous sommes le poumon artificiel de la science, et c'est parce qu'elle ne s'en est pas aperçue que nous subsistons. Le DC pourrait bien finalement s'en apercevoir, et se livrer sur nous à quelques pogroms. Ou même, s'il nous ignore, ne peut-il nous rendre nous analystes tout simplement inaudibles dans la masse ?

Avec la psychanalyse, la parole est donnée au sujet pour qu'il s'essaie à dire son statut d'être en souffrance. La lancée freudienne du DA s'est faite comme recours du sujet hystérique dans ses démêlés avec le maître, un maître dont la science, avec le DU, avait déjà gravement affaibli le prestige. On dit donc avec raison que Freud a sauvé le père. La relance lacanienne du DA s'est faite comme recours du sujet hystérique dans ses démêlés avec le DU, qui avec l'aide du DC rompait ses amarres avec l'altérité de la vérité, pour la remplacer par l'unité de valeur.

Avec le DC, qu'en est-il de ce sujet ? Comment lui donner la parole alors qu'il ne semble pas être en souffrance, mais au contraire occuper la place maîtresse ? Elle est maîtresse certes, mais de rien d'autre que de sa valeur comptable. Ce n'est pas rien ; même, ça peut toujours être plus. Tant que le déchet est recyclable en marchandise, le sujet est pris en compte et il a sa place. Mais son tourment, sa terreur, qui remplace l'angoisse, est d'être forcé de se voir pour ce qu'il est : une charogne en sursis.


Pouvons-nous nous faire les interlocuteurs de ce tourment des sujets du DC ? Et les encourager à dire ce qu'ils n'osent pas soupçonner, mais qu'ils savent pourtant, que leur quête effrénée n'a de valeur que factice ? Comment leur transmettre l'idée que cette quête a aussi une valeur fondamentale, celle de témoigner d'un désir, qui fait leur unicité et non leur solitude ? En tout cas, tant qu'il y aura des *parlêtres*, nous pourrons continuer à les écouter chacun comme ayant quelque chose d'unique à dire, qu'ils ne peuvent dire ailleurs.


Cela dit, les sujets ne peuvent-ils pas souhaiter le triomphe absolu du DC pour se soulager du malaise et trouver enfin la paix ? Il est exact que l'ivresse de la possession peut alimenter en même temps et à proportion celle du manque-à-jour, et cette ivresse autoalimentée peut se faire violence, jusqu'au coma fatal. Nous ne pouvons pas savoir jusqu'où peut aller la haine du sujet, qui est en fait la haine du corps sexué que le langage lui impose.

Et finalement, si nos forces se révèlent trop faibles face à l'appel collectif à la contrainte, nous pouvons toujours compter sur l'hystérique – hystérique présente en chaque parlêtre. Autrement dit, nous pouvons

compter sur l'inconscient pour nous rassurer – si nous y tenons –, sur le fait que la civilisation ne va pas disparaître : quelle que soit sa forme, la division poussera les corps sexués des *parlêtres* à se reproduire, et à reproduire leur division.

Mots-clés : discours et lien social, argent, honte, tragédie, corps, psychanalyse.

* Intervention lors de l'ouverture du séminaire Champ lacanien, « Faire lien social dans le capitalisme contemporain ? », à Paris le 6 novembre 2014.

1.  J. Lacan, « La troisième », intervention au VII^e congrès de l'École freudienne (Rome, 1974), inédit.